

## Ciné-Bulles

# La violence du désespoir / *Sauf le respect que je vous dois de Fabienne Godet*

Marie Claude Mirandette

---

Volume 25, numéro 4, automne 2007

URI : [id.erudit.org/iderudit/60808ac](https://id.erudit.org/iderudit/60808ac)

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

ISSN 0820-8921 (imprimé)  
1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Mirandette, M. (2007). La violence du désespoir / *Sauf le respect que je vous dois de Fabienne Godet*. *Ciné-Bulles*, 25(4), 62–63.

---

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 2007

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

---

**é**rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. [www.erudit.org](http://www.erudit.org)

la petite cabane de ce dernier. Le film de Pascale Ferran, **Lady Chatterley**, adaptation de *Lady Chatterley et l'homme des bois*, de David Herbert Lawrence, deuxième de ses trois versions du célèbre roman *L'Amant de Lady Chatterley*, nous dévoile l'intimité naissante entre un homme et une femme. Dans le faux silence d'une nature vivante, complice d'une histoire d'amour adultère, les éléments s'installent lentement et inexorablement : la solitude, le désir, la sensualité.

Tous ceux qui ont lu et surtout entendu parler du livre penseront à son érotisme en allant voir ce film. La cinéaste, qui a pris plusieurs semaines supplémentaires de répétitions afin de mettre ses acteurs à l'aise pour les scènes à caractère sexuel, réussit avec finesse à nous transmettre l'émotion de chacun des personnages dans leur rapprochement respectif. L'érotisme troublant des longs plans de caméra appuyés sur le visage de Lady Chatterley, pendant les scènes plus intimes, est à l'image du film qui donne le temps de voir, de sentir, de s'imprégner. Le rythme lent privilégié permet de s'attarder sur une main qui tremble, un regard qui questionne, une réponse qui fait mal, une femme éblouie par son premier orgasme dans un *crescendo* de sensualité exacerbée par la nature.

Bien au-delà de la sexualité du couple qui se forme, plusieurs préoccupations de ce début de XX<sup>e</sup> siècle (1920) sont esquissées. D'abord les séquelles d'une guerre que le mari estropié raconte avec un détachement cynique. Aussi, à mi-parcours de l'œuvre, apparaît une Constance transformée au contact de son amant; celle-ci s'oppose à son mari, patron capitaliste d'une mine désireux de tuer tout début de syndicalisation, évoquant les problèmes et les dangers de ce type de travail. La détermination du statut social à la naissance est même exprimée : employé ou patron. Lady Chatterley s'éveille ainsi à une certaine mentalité socialiste.

Dans un dialogue qui ne garde que l'essentiel, les mots marquent. Ils se détachent en

noir sur blanc, comme sur les pages d'un livre. En fait, plusieurs passages nous ramènent à l'écrit : une lettre lue qui apparaît à l'écran, des intertitres blancs sur fond noir qui surprennent et expliquent les non-dits des dialogues parcimonieux (clin d'œil au cinéma muet à l'époque de la sortie du roman?), et parfois une narration, plutôt monocorde et très littéraire, nous rappellent que tout ce film vient d'un texte littéraire.

Pascale Ferran a déclaré dans certaines entrevues que c'est seulement aujourd'hui, 80 années plus tard, que ce roman pouvait être adapté et reçu sans choquer, tel que l'aurait voulu l'auteur. Pari gagné puisque **Lady Chatterley** a remporté cinq Césars au printemps dernier, dont celui du Meilleur film français de l'année. ■

#### Lady Chatterley

35 mm / coul. / 168 min / 2006 / fict. / France-Belgique-Grande-Bretagne

Réal. : Pascale Ferran  
Scén. : Pascale Ferran, Roger Bohbot et Pierre Trividic  
Image : Julien Hirsch  
Mus. : Béatrice Thiriet  
Mont. : Mathilde Muiyard et Yann Dedet  
Prod. : Gilles Sandoz  
Dist. : Les Films Séville  
Int. : Marina Hands, Jean-Louis Coulloc'h, Hippolyte Girardot, Héléne Alexandridis

Sauf le respect que je vous dois  
de Fabienne Godet

## La violence du désespoir

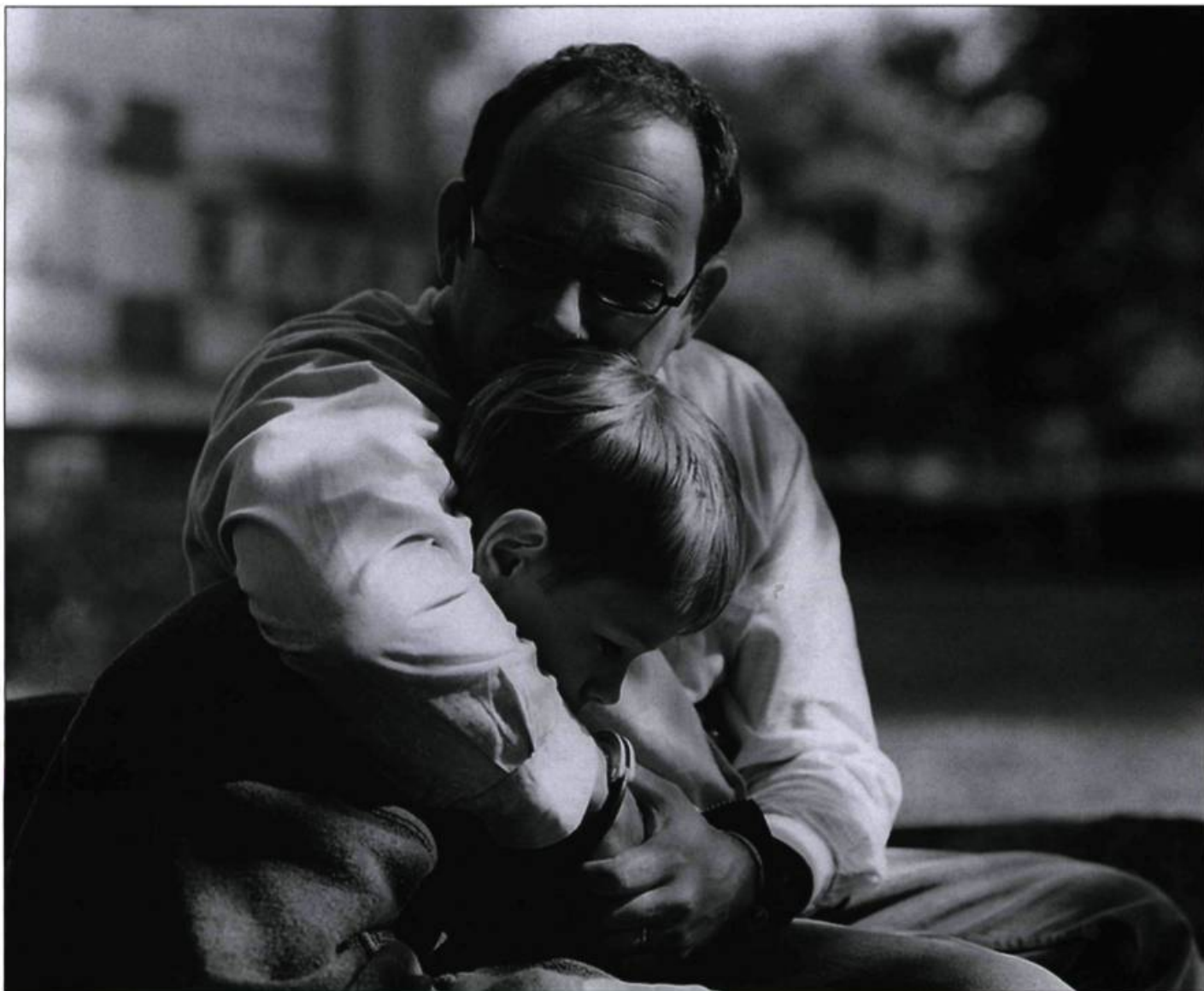
MARIE CLAUDE MIRANDETTE

**S**auf le respect que je vous dois. Voilà un titre de film qui laisse présager le pire. Et c'est ce qui arrive dans ce drame aux allures de polar social, premier long métrage de Fabienne Godet, une ancienne psychosociologue devenue réalisatrice.

François (Olivier Gourmet, très juste dans ce rôle) est cadre dans une imprimerie qui lui bouffe littéralement l'existence. Depuis longtemps déjà, il semble avoir renoncé à délimiter les frontières qui séparent vie professionnelle et vie personnelle. Au quotidien, il a appris à courber l'échine et à accepter les petites humiliations qui sont le lot de bien des entreprises, où performance rime avec renoncement aux valeurs humaines. Il faudra le suicide, d'une incroyable violence, de son ami et collègue, Simon (Jean-Michel Portal), pour le sortir de sa torpeur. Le silence des autres employés et de la direction face à ce drame achèvera son réveil brutal. À la suite d'un geste irréparable, il part en cavale comme un chien fou, laissant tout derrière lui. Sa route croise alors celle de Lisa (Marion Cotillard), une jeune marginale dont on sait peu de choses (l'absence d'explications de ses motivations constitue d'ailleurs une des rares faiblesses du film). Rien ne semble d'emblée rapprocher ces deux êtres aux antipodes; elle fonce dans la vie et ne semble rien craindre, surtout pas les autorités; lui a toujours eu peur de tout. Une journaliste locale (Julie Depardieu) permettra à François de faire entendre la vérité sur la mort de Simon et, par le fait même, d'expliquer les motifs de son geste.

Inspiré de diverses expériences de la réalisatrice du temps où elle travaillait en milieu hospitalier, ce film poignant met à l'avant-plan plusieurs questions. Pourquoi et comment accepter l'inacceptable? De quels arrangements sommes-nous capables pour tolérer ce que nous jugeons pourtant moralement intolérable? Et si la normalité était finalement du côté de celui qui se rebelle? semble demander Fabienne Godet.

Regard direct et sans concession sur les tragédies humaines ordinaires, ce film — avec sa structure constituée de retours en arrière, ses cadrages intimistes, sa caméra libre et nerveuse — pose un regard lucide et réaliste sur une problématique d'une



Sauf le respect que je vous dois

actualité préoccupante. Tout au long de ce récit sans fioritures, la caméra accompagne les personnages, les montre de profil ou de dos avec gros plan sur la nuque, s'immisce en catimini par-dessus leur épaule, les surprenant dans ce qu'ils ont de plus intime, de plus fragile. C'est particulièrement saisissant lors de la scène du suicide de Simon sur son lieu de travail, dont le lourd silence marque toute la détresse d'un geste adressé à la direction de l'entreprise et aux collègues.

De même, la musique participe à créer l'atmosphère étouffante de ce drame humain en se posant en contrepoint aux silen-

ces de François. Lorsque celui-ci découvre le corps sans vie de Simon, la musique déchire l'atmosphère tel un grand cri, celui qu'il ne parvient pas à exprimer autrement que dans la fuite. Ou encore lorsqu'il marche, ivre et désespéré, sur une voie ferrée, tout juste avant d'être arrêté; une aria de deuil s'étire en une lancinante et interminable lamentation pour exprimer son désarroi. Mais surtout, à la fin, alors qu'on entend François, en voix *off*, lire une lettre adressée à son fils; un chant aérien, lyrique, spirituel, semble marquer sa conscience tranquille et traduire une paix intérieure et une dignité retrouvées. Incontestablement,

un premier long métrage d'une grande maîtrise, tout en subtilité et en nuances, qui parvient à émouvoir pour faire réfléchir. ■

---

**Sauf le respect que je vous dois**

35 mm / coul. / 90 min / 2005 / fict. / France

Réal. : Fabienne Godet  
Scén. : Fabienne Godet et Franck Vassal  
Image : Crystel Fournier  
Mus. : Dario Marianelli  
Mont. : Françoise Tourmen  
Prod. : Bertrand Faivre  
Dist. : K-Films Amérique  
Int. : Olivier Gourmet, Dominique Blanc, Julie Depardieu, Marion Cottillard, Jean-Michel Portal